DE LA RENAISSANCE DES ETUDES SYRIAQUES LETTRE

DE

LA RENAISSANCE

DES

ÉTUDES SYRIAQUES

LETTRE

A M. LE DIRECTEUR DES ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

PAR

M. FÉLIX NÈVE,
Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université
de Louvain.

PARIS,
LIBRAIRIE ORIENTALE DE BENJAMIN DUPRAT
7, RUE DU CLOÎTRE SAINT-BENOÎT.
1854

Extrait des Annales de philosophie chrétienne.

JANVIER ET FÉVRIER 1854.

(Tome IX, 4e série.)

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE H. VRAYET DE SURCY, RUE DE SÈVRES, 37.

DE LA

RENAISSANCE DES ÉTUDES SYRIAQUES,

LETTRE A M. BONNETTY,

DIRECTEUR DES ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

Louvain, 25 novembre 1853.

Monsieur,

Sachant avec quel empressement vous accueillez toutes les communications qui ont trait à la science religieuse, je prends la liberté de vous adresser quelques considérations sur la restauration d'une des branches chrétiennes de l'érudition orientale, l'étude de la langue et de la littérature syriaques, à laquelle les circonstances viennent de donner une nouvelle et grande importance : veuillez en faire part, si vous le jugez bon, aux lecteurs de vos *Annales*, dont la publication doit un succès de plus de vingt années à sa destination primitive et si bien remplie de consigner incessamment les résultats obtenus dans toutes les sciences humaines en faveur du Christianisme.

Toujours attentif au mouvement des recherches de linguistique et d'antiquités, vous avez saisi avec bonheur, Monsieur, toutes les occasions de mettre en relief les travaux modernes qui nous montrent les peuples anciens de l'Asie en rapport avec les Hébreux, et, dans les dix dernières années, vous avez donné place à tous les documents de quelque valeur relatifs aux fouilles de Babylone et de Ninive et à toutes les traces archéologiques des empires d'Assyrie

recueillies sur le sol de leurs capitales. En effet, on ne peut qu'être frappé du concours des faits qui ramènent l'attention du monde savant vers l'Asie occidentale et vers l'antiquité sémitique ; évidemment, l'activité déployée aujourd'hui au sujet des monumens assyriens tend à la reconstitution de l'histoire véritable des races qui les ont créés. Vous remarquerez, Monsieur, qu'il se produit en ce moment un fait analogue à propos d'un âge moins reculé de l'histoire, celui où le Christianisme, prédominant parmi les populations d'origine sémitique, a produit dans leur sein un mouvement littéraire dont la langue syriaque a été l'organe pendant plusieurs siècles. C'est cette autre antiquité, connue imparfaitement jusqu'ici, antiquité vénérable aux yeux des chrétiens par ses souvenirs et ses monumens écrits, qui réapparaît de nos jours avec éclat dans la science européenne : le fait m'a paru digne d'être signalé dans les aperçus généraux qui font la matière de cette lettre.

Ainsi, Monsieur, il est vrai de dire, à l'heure qu'il est, que l'importance historique de l'élément sémitique va rentrer dans le cercle des idées et des recherches, indépendamment des efforts considérables qu'on a voués naguère aux œuvres de la littérature arabe et à l'histoire générale de l'islamisme. C'est justice de mettre l'investigation des ruines assyriennes au premier rang de ces découvertes inespérées dont la Providence a marqué le jour, quand il lui plaît d'indiquer des voies droites au savoir humain qui doute et qui s'égare.

Vous observerez aussi une merveilleuse coïncidence, Monsieur, dans l'ardeur qui pousse des explorateurs intelligens vers la Mésopotamie, et dans le zèle qui conduit annuellement dans les pays de la Terre Sainte une foule d'érudits étrangers, accourant même du fond de l'Amérique. En même tems que l'on remue avec une intrépide persévérance ces collines mystérieuses qui cachaient des palais et des villes, en même tems que l'on bouleverse au nom de la science les plaines où les scènes de la Bible nous transportent dès l'enfance, le théâtre de notre histoire religieuse est décrit plus minutieusement chaque jour ; et comment douter que les longs voyages, qui ont pour objet la géographie sacrée, mais qui sont entrepris d'ordinaire au service d'une exégèse littérale et rationaliste, ne

produisent des fruits utiles pour la connaissance et la justification des traditions bibliques? C'est encore aux mêmes lieux que nous reporte l'enquête ouverte par les historiens modernes sur la lutte de la civilisation chrétienne contre la société musulmane au moyen âge, et surtout à l'époque des Croisades : et, aujourd'hui même, la question des Lieux Saints n'est-elle pas une des préoccupations politiques les plus sérieuses, en dépit des réserves timides qu'y apporte la diplomatie?

Ce n'est pas trop augurer assurément des fouilles organisées à grands frais par les gouvernemens de France et d'Angleterre sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, que de leur assigner comme résultat général et philosophique la diffusion d'idées plus vraies sur la naissance des sociétés et sur les premières institutions des races qui ont dominé dans ces contrées après la dispersion de Babel. En remontant à l'origine des états sémitiques et chamitiques, on apercevra mieux que jamais les caractères saillans de cette race de Sem, qui a conservé si longtems les mœurs et les habitudes de l'âge patriarcal. On reconnaîtra à quel point ses peuples ont été attachés passionnément à la défense d'un symbole religieux, fût-il faux comme le Sabéisme chaldéen ou comme le Monothéisme arabe, et on distinguera, dans les traits communs de leur histoire, la mission spéciale donnée par Dieu au peuple juif. En présence des aberrations et des excès moraux dont les nations plus puissantes furent coupables de bonne heure, il fallait que la vérité religieuse fût conservée à tout prix au sein d'une nation choisie : là est la raison des prescriptions minutieuses et de la rigueur littérale que nos contemporains se plaisent à dénoncer dans la législation mosaïque.

Des centres d'activité que révèlent les monumens exhumés dans les plaines de la Chaldée, de ces contrées voisines de l'Euphrate où la sagacité d'un éminent orientaliste nous a montré le séjour de la race araméenne des Nabatéens [1], la science transportera de nouveau ses investigations aux autres foyers de la civilisation antique

[1] Voir le *Mémoire sur les Nabatéens*, par M. Etienne Quatremère, Paris, 1835, p. 53, p. 70 (Extrait du *Journal Asiatique*, t. xv, 2e série)

qui nous sont décrits dans les Livres Saints, elle aura pour tâche de renouer les liens qui ont uni sans doute aux monarchies assyriennes, non-seulement les Phéniciens et les Cananéens, mais encore les royaumes de l'Égypte et de l'Éthiopie. Une très-grande lumière sortira infailliblement du parallèle qu'il sera donné bientôt d'établir entre tous ces États sous le rapport des idées religieuses et des fictions mythologiques, des institutions et des coutumes; car, on ne peut manquer de découvrir par cette voie à quel degré de perfection les *Chamites*, dès un âge reculé, avaient porté les inventions des arts dont jouissait une société soumise à des croyances matérialistes. Le tableau de la richesse et de l'éclat precoces de leurs États fournira à l'histoire un parallèle plus vaste encore, dont le second terme serait le groupe des *Japhétites* ou des Indo-européens; si le développement social de cette famille de peuples a été plus tardif, plus lent, elle a cultivé et fait éclore des germes de doctrine et de science qui ont fructifié dans le monde occidental sous l'influence du Christianisme. Car les Grecs n'ont pas seulement parcouru le cercle des idées spéculatives, comme les Hindous l'avaient fait de leur côté; ils ont encore tenté de formuler les principes théoriques des sciences et des arts, dont l'héritage s'est transmis aux races latines et ensuite aux races germaniques.

On verra plus clairement la part d'action qui revient aux *Sémites* dans les événemens de la haute antiquité, à mesure qu'on parviendra à des données de linguistique assez précises dans le déchiffrement des écritures cunéiformes qui couvrent les monumens assyriens et babyloniens et qui nous dérobent encore le régime civil et religieux de grands empires. Selon toute apparence, ces écritures sont, comme celles de la Perse, phonétiques plutôt que symboliques, et vraisemblablement, si on parvient à les ramener à un système alphabétique, des élémens Araméens, radicaux et formes, se trouveront en abondance sous ces signes bizarres à côté des élémens étrangers, Persans ou Mèdiques, appartenant à la langue des *Chasdim* ou Chaldéens et des autres peuples envahisseurs de la Mésopotamie. Ce point de vue impose assurément aux archéologues l'obligation de se livrer à une analyse plus profonde des langues congénères à l'hébreu, et surtout des deux idiomes qui nous repré-

sentent le rameau dit araméen, c'est-à-dire le Chaldéen (ou araméen juif) et le Syriaque [1].

Je ne pousserai pas plus loin ces considérations sur l'histoire primitive dont les voiles semblent devoir tomber tour à tour : vous comprendrez sans peine, Monsieur, dans quel dessein j'ai voulu indiquer ici à l'avance l'intérêt ethnographique et historique qui s'attache présentement à la reconnaissance du rameau le plus ancien des langues sémitiques dans ses formes simples et rudimentaires ; la critique ne peut plus perdre de vue désormais l'expansion extraordinaire que les événemens politiques ont donnée à cette branche araméenne avant l'ère chrétienne jusque dans la haute Asie, et l'extension dont elle jouissait encore sous la domination des Sassanides [2]. C'est à un des idiomes cultivés de cette même branche qu'appartient la *littérature de la Syrie chrétienne*, dont l'étude reprend faveur, et sur laquelle je me propose de réunir ici les documens les plus neufs, dignes de quelque intérêt.

Une revue de ce genre présentera, je l'espère, Monsieur, une certaine opportunité dans votre recueil, puisque, dans les quatre dernières années, la littérature syriaque n'a pas trouvé place dans les *Rapports* de M. J. Mohl à la Société Asiatique de Paris, rapports si judicieux dont vous avez toujours eu soin de mettre les parties principales sous les yeux des lecteurs de vos *Annales*. Un exposé succinct et fidèle montrera suffisamment, nous osons le croire, à quels titres la connaissance du Syriaque peut se faire valoir dans le vaste champ des études religieuses comme dans le domaine particulier des études orientales.

Après avoir résumé l'histoire de l'érudition syriaque depuis la renaissance des lettres, j'établirai sous quel rapport l'importation de précieux manuscrits d'Égypte en Europe a déterminé un essor nouveau de cette branche d'étude. Je passerai en revue les publications si curieuses qu'on a tirées naguère de ces sources, et je

[1] Les travaux de J. Fürst, éditeur de la grande *Concordance hébraïque de la Bible* de Delitzsch et des linguistes de la même école, ont déjà éclairci l'histoire particulière de cette famille avec le secours de la grammaire comparée, traitée aujourd'hui scientifiquement.

[2] Voir le *Mémoire sur les Nabatéens*, p. 136–37.

ferai connaître celles qui se préparent en ce moment au profit de l'antiquité chrétienne justifiée par des monumens inédits. Ensuite, je jetterai un coup d'œil sur les nécessités de l'enseignement et de la science, sur le besoin de leçons et de livres qui les portent l'un et l'autre à la hauteur des découvertes récentes. Enfin, touchant à une question pratique d'un autre genre, je signalerai l'utilité d'une propagande chrétienne exercée dans le Levant au moyen de livres et de journaux.

C'est au 16e siècle que la connaissance élémentaire du Syriaque a pris rang dans les travaux de philologie sacrée, et déjà à la fin du même siècle, elle était l'objet d'un enseignement régulier dans les grands centres d'études. Si la grammaire de cette langue n'a été alors exposée qu'imparfaitement, elle a du moins contribué à la publication des versions syriaques de quelques livres de la Bible ainsi que des Évangiles, qui ont vu le jour à part ou qui ont figuré dans la *Polyglotte d'Anvers*. Au 17e siècle, c'est encore l'exégèse qui a profité à peu près seule de la même étude : on doit aux savans d'alors les textes syriaques de la Bible dont sont illustrées les *Polyglottes de Paris* et de *Londres*. C'est seulement au commencement du dernier siècle que les travaux de la famille maronite des Assémani, appelés à d'honorables fonctions par la Cour de Rome, ont agrandi le champ des recherches historiques et critiques ouvert par la culture du syriaque : ils ont fait revivre tout à coup les annales du patriarcat d'Antioche, et les écoles chrétiennes de la Syrie partagées à la suite des grands schismes entre plusieurs communions, les Orthodoxes, les Nestoriens et les Jacobites. Le tableau que Joseph Simon Assémani a donné de la littérature syriaque dans la *Bibliotheca orientalis*, les *Œuvres* de saint Ephrem et les *Actes des Martyrs d'Orient*, ont provoqué l'admiration et mérité la reconnaissance de l'Europe ; le siége de cette étude était alors à Rome, qui était seule en possession d'une riche collection de manuscrits. Cependant, plusieurs pays, et surtout l'Allemagne, ont bientôt après mis en honneur l'enseignement du Syriaque, comme langue sacrée et chrétienne, dans leurs établissemens d'instruction supérieure. Les livres n'ont pas fait défaut aux premiers progrès de la science : les éditions de Schaaf et de Leusden, de Dathe et de Kirsch, les

traites de Michaëlis et de Tychsen, ont popularisé cette langue dans le public des théologiens.

Cependant, au commencement du 19e siècle, cette branche d'érudition semblait être reléguée au second plan des recherches relatives à l'Orient. Les guerres avaient empêché les savans romains et italiens de donner suite au plan des Assémani pour la publication des documens syriaques du Vatican, et, à part les ouvrages élémentaires de philologie destinés aux écoles d'Allemagne et les éditions répandues par les sociétés bibliques d'Angleterre, rien ne sollicitait vivement de ce côté l'attention du public. Des circonstances récentes ont, au contraire, remis en faveur les études syriaques. C'est d'abord l'acquisition des manuscrits du monastère de Sainte-Marie *Deipara*, dans le désert de Nitria, ces manuscrits qui ont été apportés de Syrie en Egypte avant le 9e siècle et qui présentent toutes les garanties d'authenticité. Grâce à la munificence du gouvernement anglais, ces collections ont été déposées au *Musée britannique*, et elles sont accessibles à tous les savans de l'Europe. On a raconté plus d'une fois les détails de cette découverte qui a exigé autant de patience que de courage, et qui n'a si bien réussi qu'à force de diplomatie et de sacrifices pécuniaires[1]. Au seul point de vue de la science, la collection syriaque de Londres mériterait les travaux simultanés de plusieurs hommes; mais il est plusieurs mobiles particuliers qui détermineront grand nombre de philologues à s'en occuper activement. Ce qui les attire actuellement au Musée britannique, c'est surtout l'espoir fondé d'y trouver des sources d'une haute valeur pour la science biblique, pour la patrologie, pour les origines du christianisme et l'histoire de ses premières églises. Il est clair que la fraction de l'Eglise anglicane, qui a la prétention de fonder son orthodoxie sur une étroite union avec la doctrine des Pères, a favorisé de ses suffrages l'exploration des manuscrits de Nitria qui doivent fournir de nouveaux anneaux à la chaîne de la tradition chrétienne. Signaler les vues sérieuses et

[1] Voir la *Visite aux monastères du Levant*, par Robert Curzon, publication illustrée qui a eu plusieurs éditions en Angleterre (1849 et 1851) et qui a été l'objet d'analyses fort piquantes dans plusieurs revues françaises et anglaises

respectables dans lesquelles des érudits anglais et allemands du plus haut mérite se sont imposé cette tâche, c'est faire indirectement un puissant appel aux savans de la France et de l'Italie qui ne peuvent mettre en oubli, dans cette noble rivalité des écoles, l'honneur et les droits du Catholicisme.

Nous ne pourrions mieux faire, pour donner une idée du mouvement imprimé récemment aux études syriaques, que de rappeler les publications de premier ordre qu'on a déjà tirées des manuscrits de Londres, et de signaler celles qui se préparent actuellement d'après les documens originaux du même dépôt. C'est le seul parti que nous puissions prendre en l'absence d'un catalogue raisonné du nouveau fonds syriaque du Musée britannique [1] : puisse-t-il être dressé bientôt par M. William Cureton, l'habile orientaliste qui a été longtems conservateur de ces manuscrits, avant d'être appelé par la reine Victoria à un canonicat de Westminster. C'est lui, en effet, qui en a le premier examiné avec une sagacité extraordinaire les feuillets épars, qui en a recomposé des corps d'ouvrage, et qui a donné, comme prémices des merveilles de cette bibliothèque chrétienne, les *Versions syriaques de saint Ignace* et de *saint Athanase*. Ce serait une tentative prématurée que d'énumérer tous les avantages que l'inventaire minutieux d'une telle bibliothèque procurera aux diverses branches de l'érudition ; en attendant on ne peut que deviner bien d'autres surprises du genre de celle qui a récompensé un jour M. Cureton de ses patientes recherches, quand il a reconnu dans un des manuscrits d'Égypte un palimpseste de l'*Iliade* dont le texte était caché sous une copie du traité de Severus, patriarche d'Antioche, contre Grammaticus [2].

[1] Il existe uniquement un catalogue de l'ancien fonds que l'on a publié à Londres en 1839, d'après les notes de Rosen, et qui décrit 66 manuscrits syriaques. Les acquisitions faites de 1842 à 1850 dépassent le nombre de 500 ouvrages de copie ancienne sur parchemin.

[2] *Fragments of the Iliad of Homer from a syriac palimpsest*. London, 1851, 1 vol. gr. in-4° (avec *fac-simile*). — Ce manuscrit a livré à M. Cureton 3873 vers d'Homère, appartenant aux livres XII, XVI, XVIII, XXII, de l'Iliade. La copie, qui semble remonter au 5e siècle de l'ère chrétienne, présente une suite de vers plus considérable que les manuscrits estimés les plus an-

Nous diviserons nos esquisses d'histoire littéraire en quatre sections consacrées aux travaux qui se rapportent les uns à l'exégèse biblique, les autres à la patrologie, d'autres à l'histoire générale, à l'histoire ecclésiastique, et enfin à l'histoire de la philosophie et des sciences.

I. — *Exégèse sacrée.*

La version syriaque, dite *Peschito* (ou simple), de l'Ancien et du Nouveau Testament, avait été l'objet d'un examen sérieux de la part des hommes que les sociétés bibliques avaient chargés d'en revoir le texte[1], et parmi lesquels on cite avec honneur le Rév. Samuel Lee, de Cambridge, qui a consulté des *codices* inconnus aux anciens éditeurs, et qui a porté dans cette tâche le respect de la tradition. Aujourd'hui, la critique a de nouvelles exigences en présence des manuscrits fort anciens, en caractères *estrangelo*, des versions de l'Écriture dans l'antique collection de Nitria. C'est pour y satisfaire que M. Cureton prépare de longue main, comme son œuvre capitale, une édition authentique de ces textes à l'aide de caractères gravés exprès qui représenteront les formes massives de l'écriture des manuscrits : de la sorte il fournira aux savans les mêmes moyens de comparaison et d'étude que s'ils avaient sous les yeux ces exemplaires uniques[2]. M. Cureton a entre les mains, non-seulement un Codex des Evangiles remontant jusqu'au 5e siècle,

ciens. Les futurs éditeurs d'Homère en tireront au moins un petit nombre de variantes, à en juger par le résultat de la collection du texte de Heyne mis dans ce volume, en regard de celui du palimpseste.

[1] *Vetus Testamentum*, etc., *in usum ecclesiæ Syrorum malabaricæ*, ed. S. Lee London, 1827, gr. in-4°. — *Le N. T. en syriaque et en arabe* (écrit. dite carschouanique). Paris, 1824, 2 in-4°. — *L'A. et le N. T. en syriaque*. London, 1826, in-4°. — *Les Evangiles en syriaque pour l'église nestorienne*. London, 1829, in-4°.

[2] C'est dans les mêmes vues que le savant professeur de Leipzig, M. Constantin Tischendorf, a reproduit avec la plus grande fidélité typographique plusieurs des manuscrits grecs et latins les plus vantés pour la critique sacrée : *Codex Ephraemi Syri rescriptus*, etc. (1843). — *Evangelium palatinum ineditum* (1847). — *Monumenta sacra inedita* (1846). — *Codex claromontanus sive Epistolæ B. Pauli omnes* (1853), etc.

mais encore environ 40 manuscrits qui sont la plupart des copies du 6e siècle, et qui renferment différentes parties du Nouveau Testament[1]. Il n'est pas besoin d'insister sur le prix des versions *peschito* qui ont le caractère de traductions antiques immédiates[2], et sur l'autorité qu'elles vont gagner dans l'usage des critiques sous le rapport de la précision et de l'étendue des textes. Tout n'est pas dit non plus sur les versions secondaires, dites *philoxéniennes*. Le professeur G.-H. Bernstein, de Breslau, s'était livré depuis longtemps à l'étude de celle de ces versions, qui est dite *Harklensis*, du nom de Thomas de Harkel ou Héraclée qui l'a revue, et il en avait fait l'objet d'une dissertation spéciale en 1837. Il vient d'en publier une partie, *l'évangile de saint Jean*, d'après un manuscrit du Vatican, dont il a reproduit le système de vocalisation et les signes orthographiques appelés *kouschoï* et *roucoc*[3].

L'exégèse, telle que l'ont entendue et cultivée les écrivains syriens, ne sera pas non plus négligée dans la publication prochaine des sources. Dans ses recherches sur les douze versions de l'Ancien Testament qui ont existé en Syrie[4], S. E. le cardinal Wiseman a défini autrefois l'origine locale de la version dite *Carcaphensis* (littér. *montana*, de montagne), elle a été écrite sur le mont *Sigara*, dans le monastère Saint-Aaron, qui était situé sur le territoire des Monophysites et qui était renommé par ses érudits, dits « *Docteurs de Carcaph;* » elle revient à une espèce de Masorah explicative des leçons inscrites à la marge des copies de la Bible. Un savant, que la Suède vient de perdre, M. le docteur O. H. Tullberg, avait copié

[1] Les magnifiques évangéliaires syriaques de Florence, ornés de peintures, ont été décrits par Et. Evode Assemani dans son *Catalogue de la bibliothèque Laurentienne* (part. 1, 1742).

[2] Voir le résumé bibliographique que nous avons fait sur ce point dans la *Revue des sources nouvelles pour l'étude de l'antiquité chrétienne en Orient* (Louvain, 1852), p. 51-59. — Et dans l'*Université catholique*, livraison de mars 1853, t. xxxv, p. 247, 2e série.

[3] *Das heilige Evangelium des Johannes Syrisch* in harklensischer Uebersetzung. Leipzig, 1853, gr. in-8°.

[4] *Horæ syriacæ*, Romæ, 1829, 3e diss., p. 149-257. — Ouvrage traduit en français dans les *Démonstrations évang.* de Migne, t. xvi, p. 79-123.

à Londres des textes syriaques relatifs aux versions *tétraples* de la Bible : il est permis d'espérer que le gouvernement de son pays, qui lui avait promis tout son appui, donnera suite à cette entreprise littéraire et à bien d'autres que nous mentionnerons plus loin. Déjà la tentative de mettre en lumière les écrits exégétiques de *Grégoire Bar-Hebræus* restera attachée au nom de M. le docteur Tullberg : il avait fait connaître la méthode de ce célèbre écrivain du 3e siècle (1226-86), primat Jacobite de l'Orient et relevant à ce titre du patriarche seul dans sa communion, en publiant des extraits de son *Commentaire sur les Psaumes et sur Isaïe*[1]; plus récemment, il avait imprimé avec notes les *Gloses* du même auteur *sur le prophète Jérémie*[2]. Comme Bar-Hebræus, dans un grand commentaire, qui a pour titre : *Trésor* ou *Grenier des mystères*, résume souvent les opinions des principaux docteurs des Églises grecque et syrienne, d'autres parties de la même œuvre sont destinées à voir le jour, puisque le nombre de personnes versées dans la lecture du syriaque devient sans cesse plus grand.

D'un autre côté, il serait intéressant de constater à quel degré les anciennes Églises ont fait entrer les textes de l'Écriture dans leurs liturgies et leurs prières : on retrouvera certainement leur pratique à cet égard en examinant les livres liturgiques des sectes hérétiques de la Syrie, qui ont conservé intacte une grande partie des chants ecclésiastiques usités avant le siècle de Nestorius et d'Eutychès.

II. — *Patrologie.*

Aucune des sciences théologiques ne peut attendre plus de secours que la patrologie du dépouillement des antiques parchemins d'Égypte. Le premier fruit des découvertes qu'on y a faites, a été acquis à des questions vraiment graves, éclaircies autrefois dans des discussions célèbres, mais tenues en suspens ou résolues négativement par quelques écoles[3]. On citerait en première ligne, parmi

[1] Gregorii Bar Hebræi *Scholiorum in Psalmos specimen*, Upsal, 1842. — *In Iesaiam Scholia*. Ibid.

[2] Greg. Bar. Hebr. *Scholia in Jeremiam*. Upsal, 1852, in-4°.

[3] *Revue des sources nouvelles*, etc., p. 31-48, p. 73-86. — Voir l'*Université catholique*, livraisons de mars et de mai 1853, t. xxxv, p. 247 et 459

les titres du christianisme primitif exhumés de la poussière des déserts de Scété, les *trois épîtres de saint Ignace*, publiées en 1845 par M. Cureton, qui les regarde comme seules authentiques, et que le même savant a reproduites avec de nombreux fragmens d'autres épîtres, en 1849, dans le *Corpus Ignatianum*. Si la critique protestante s'est emparée des argumens fournis par M. Cureton, en faveur de sa thèse, pour nier encore une fois l'authenticité de toutes les epîtres de l'évêque d'Antioche, on a tiré d'autre part, d'une antique version arménienne de toute leur collection, de fortes présomptions réputées authentiques, depuis la controverse du 17e siècle. Cette polémique a réveillé, dans l'Eglise anglicane, le même zèle qu'elle a montré jadis pour la défense de saint Ignace. Oxford a donné une édition nouvelle des *Vindiciæ* de S. Pearson[1], accompagnée d'annotations exigées par les dernières découvertes et par les débats scientifiques qui les ont suivies.

Comment oublierions-nous de citer les deux *fragmens* remarquables *de saint Irénée*, communiqués généreusement par M. Cureton au R. Dom Pitra, et qui ouvrent la publication de monumens chrétiens inédits, si honorable pour l'ordre des nouveaux Bénédictins? Le docteur de Lyon y parle de la personne du Christ, dans l'un, au sujet de sa résurrection, dans l'autre, au sujet de sa double nature divine et humaine[2]. Cette fois encore on a acquis, par comparaison avec la version arménienne des mêmes textes, la preuve que les écoles monophysites de la Syrie ont, à partir du 6e siècle, altéré dans un intérêt de secte les écrits des Grecs, traduits sans doute avec fidélité avant le concile de Chalcédoine, et que des copistes ont été chargés de cette tâche. Il faudra donc souvent tenir compte de cette présomption en appliquant à la critique des Pères la lecture des manuscrits de Nitria.

Émule de son compatriote M. Cureton, le R. S. Lee a profité des premières acquisitions du Musée britannique pour mettre au jour,

[1] *Vindiciæ epistolarum S. Ignatii*, editio nova annotationibus et præfatione ad hodiernum controversiæ statum accommodata. Oxonii, Parker, 1852, 2 volumes in-8°.

[2] *Spicilegium solesmense*, t. I, p. 3-7, 1852 — *Prolegom.*, p. vii-xi.

dès l'an 1843, un livre perdu en grec, la *Théophanie d'Eusèbe* de Césarée, ouvrage dogmatique et apologétique riche en documens sur les croyances et les systèmes philosophiques du polythéisme. Il est à regretter qu'on n'ait encore donné, en latin ou dans une autre langue du continent, aucune traduction de ce traité important pour que M. Lee a lui-même traduit en anglais[1], et qu'on n'ait pas encore discuté les opinions qu'il défend dans une longue introduction (A). On est plus heureux pour les *Lettres pascales* de saint Athanase dont le texte, publié par M. Cureton en 1848, a trouvé un interprète habile dans le docteur F. Larsow de Berlin : nous avons essayé précédemment dans ce recueil[2] de faire sentir quelle est l'importance de la correspondance annuelle du saint patriarche d'Alexandrie au sujet des fêtes de Pâques, pour l'histoire des Eglises et de leurs relations au 4e siècle, et aussi pour l'appréciation de la carrière si agitée de leur auteur (B).

[1] *On the theophania or divine manifestation of our Lord and Saviour Jesus-Christ*, translated from the syriac. Cambridge, 1843, gr. in-8°.

(A) Ce que demande ici M. Nève a déjà été fait par S. E. le cardinal Mai, et d'une manière qui pourra rectifier notablement le texte syriaque lui-même. Déjà le savant Cardinal avait publié, en 1831 et 1833, dans les t. I et VII de ses *Veteres scriptores*, vingt fragmens de l'original grec de cette *Théophanie* d'Eusèbe. Mais lorsqu'en 1846 il eut entre les mains la traduction anglaise du Dr Lee, alors il put se convaincre que non-seulement ces fragmens, mais encore plusieurs autres qu'il avait attribués à d'autres ouvrages d'Eusèbe, appartenaient à sa *Théophanie*. C'est pourquoi, guidé par la version anglaise, il a remis tous ces fragmens à leur place, y a joint une traduction latine, et quoiqu'il dise modestement ; *neque enim ego criticum ago, sed editorem*, il y a ajouté des *notes*, qui servent à éclaircir et à rectifier le texte syriaque. On peut voir tout ce travail dans sa *Nova Patrum bibliotheca*, t. IV, p. 108-158 et p. 310-312. A. BONNETTY.

[2] *Annales*, n° de mai 1853 (t. VII, 4e série), p. 341-48.

(B) Les *Lettres pascales*, de S. Athanase viennent encore d'être éditées en syriaque par le cardinal Mai, d'une manière plus complète qu'elles ne l'ont été à Londres. M. Cureton, en effet, n'ayant reçu qu'en deux tems séparés l'original de ses lettres, n'a pu les publier qu'en morceaux séparés, et sans suivre l'ordre dans lesquelles elles ont été écrites. Mais le Cardinal vient d'en donner une

La collection syriaque de Londres renferme encore d'autres trésors de science patrologique, sur lesquels pourront s'exercer le zèle et le talent d'une foule de savants et de théologiens. M. Cureton, qui leur a donné l'exemple, voit venir à lui des érudits de tout pays, qu'il a conviés à son œuvre de restauration littéraire syriaque. En même tems qu'il poursuit lui-même de vastes projets et maintient les droits qu'il s'est légitimement acquis en feuilletant depuis douze ans les parchemins de Nitria, il favorise de toutes ses forces les entreprises des autres savans qui concourent au même but, et il montre autant de loyauté et de bienveillance dans ses relations que de véritable habileté dans ses conseils. M. Cureton se dispose à faire connaître des *fragmens de Bardesane et de Méliton*, une partie du traité du premier *De fato*, dont le début coïncide avec le morceau cité par Eusèbe, et le commencement de l'*apologie* que le second, qui était évêque de Sardes, a adressée à Marc-Aurèle vers l'an 175. Il ferait également connaître la version syriaque des *apocryphes du Nouveau Testament*, ainsi que des *Recognitiones clementinæ*, cette œuvre du 2ᵉ siècle qui, faute d'autorité historique, a l'intérêt d'un récit fort répandu dans le monde chrétien. Il a aussi le dessein de mettre au jour les *Homélies* de Jacques le Persan, et les *Actes des martyrs* de la Perse qui n'ont pas été imprimés dans le recueil du second des Assemani.

Sans sortir de la même classe d'écrits, nous avons à faire mention des recherches consciencieuses que le docteur F. *Larsow* fait en ce moment à Londres dans les collections du Musée : si l'on en juge par l'esprit qui l'a guidé dans sa *traduction d'Athanase*, il portera de la mesure et du respect dans ses travaux de critique sur les ouvrages inédits des Pères d'Orient. Nous indiquerons en même tems un recueil dont le docteur P. Boetticher, de l'université de Halle, a annoncé l'impression prochaine, puisque, sous le titre

édition complète et suivie dans son t. VI de sa *Nova Patrum bibliotheca*, de plus, il y a joint une traduction latine qui n'existait pas encore, faite d'après une traduction italienne due au savant maronite Matth. Sciahuan, professeur de syriaque et d'arabe à la Propagande, et qu'a notablement amélioré le texte.

A. BONNETTY.

d'*Anecdota syriaca*[1], il doit contenir grand nombre de documens qui rentrent dans le domaine de la patrologie.

On y trouvera les *Didascalies*, ou les six premiers livres des *Constitutions apostoliques*, d'après un manuscrit du 9e siècle[2], les quatre livres de *Titus* de Bostra *contre les Manichéens*, des fragmens de petits écrits de Pères antérieurs au concile de Nicée, des morceaux étendus de *Grégoire* le Thaumaturge, de *Methodius* de Tyr, de saint *Irénée* et de saint *Hippolyte*; des fragmens de *Diodore* de Tarse, de *Theodore* de Mopsueste et de *Nestorius*, ainsi que des fragmens des *Pseudo-clementina*, ces homélies déclarées par les critiques apocryphes comme les *Recognitiones*[3].

A la suite de cette revue des nouveautés qui sont promises par des hommes animés d'un grand zèle, il nous faut mettre en ligne de compte d'autres travaux qui se préparent actuellement sur des monumens déjà connus de la patrologie syriaque, dans l'espoir de leur donner un nouveau relief à l'aide des lumières qui sont dues aux progrès récens des sciences philologiques.

Nous devons d'abord une mention toute spéciale à une œuvre de restitution qui a pour objet un document de la fin du 1er siècle, le *texte syriaque des deux épîtres* de S. Clément, pape et martyr, *ad Virgines*. Comme on le sait, la connaissance de ce texte repose sur un seul manuscrit envoyé d'Alep en Hollande, et dont on doit la publication à J. Wetstein, dans son édition grecque du N. T. La valeur dogmatique et morale de ces deux pièces est assez grande

[1] La souscription est ouverte au prix de 20 thalers (environ 80 fr.) à la librairie d'E. Anton, à Halle, pour un volume in-folio d'environ 600 pages.

[2] M. Boetticher publierait à part le texte arabe du même ouvrage, et préparerait d'autre part une édition grecque basée sur une nouvelle collation des manuscrits.

[3] Parmi les pièces étrangères au Christianisme que renfermera le recueil de M. Boetticher, nous ferons remarquer seulement un ouvrage syriaque sur l'*agriculture*, qui reproduit sans doute le grand traité d'agriculture nabatéenne que l'on fait remonter au tems de la splendeur de Babylone, et qui a été sans doute la source de plusieurs traités arabes, par exemple, de l'ouvrage d'Ibn el-Awam, imprimé à Madrid. Voir *Mémoire sur les Nabatéens*, p. 112 et suivantes.

pour qu'on apporte toutes les preuves désirables, historiques et philologiques, à l'appui de leur authenticité, contestée aujourd'hui comme au siècle passé[1]. M. le professeur Beelen, de la Faculté de théologie de Louvain, va mettre sous presse une *édition critique des deux Lettres de saint Clément*, revue sur le manuscrit unique de Wetstein, déposé actuellement dans une bibliothèque d'Amsterdam[2].

Préoccupé également de la valeur dogmatique du fond et des moyens les plus sûrs d'établir l'autorité et le sens du texte syriaque, il s'est livré à des recherches étendues qui lui permettent de partager son travail en plusieurs sections. Dans une première partie, sous forme de *prolégomènes*, M. Beelen fera l'histoire du texte et de la controverse qu'il a excitée; ensuite, joignant aux raisons déjà fournies par les anciens critiques des argumens nouveaux qu'il doit à ses propres investigations, il établira l'authenticité de ce monument si précieux de l'âge apostolique. En second lieu, il reproduira exactement le manuscrit, qui, copié au 13e siècle d'une assez bonne main, présente des particularités philologiques dignes d'être notées[3]; il signalera en même tems les erreurs du copiste et les fautes nombreuses qui déparent le texte dans l'édition de J. Wetstein (Amsterdam, 1752), et dans celle du P. Finetti (*Biblioth. Vet. Patrum* de Galland, 1765). En regard de ce premier texte, il placera une version latine toute nouvelle, qui, accompagnée d'éclaircissemens dogmatiques et historiques, présentera les deux lettres de saint Clément, comme monument de la tradition catholique. En troisième lieu, M. Beelen donnera le texte syriaque, corrigé et vocalisé d'après les règles fixes qu'on applique aujourd'hui à l'orthographe de cette langue, et l'accompagnera de remarques critiques et philologiques. Une section suivante reproduira la traduction la-

[1] Voir la *Patrologie* de Mœhler, trad. fr., t. I, p. 75-78. — Mgr de Villecourt vient de signaler les mêmes épîtres à l'attention des hommes religieux dans la préface d'une nouvelle traduction française faite sur le latin (1853)

[2] Cette édition paraîtra dans le courant de l'année 1854, en deux formats, l'un gr. in-8°, l'autre in-4°.

[3] Par exemple, dans l'usage de points comme signes des voyelles et comme signes diacritiques.

tine de Wetstein et la traduction allemande du P. Zingerlé, les seules qui aient été faites sur l'original et qui puissent figurer dans les débats nécessaires pour justifier une nouvelle interprétation. Enfin, après des tables complètes, sur tous les points traités dans le livre, l'*appendice* contiendra des fragmens exégétiques inédits que renferme le manuscrit syriaque d'Amsterdam et qui seront de même traduits en latin. On voit par ce simple coup d'œil comment le nouvel éditeur de saint Clément comprend ses obligations; on voit aussi tout ce qu'il faut de précision grammaticale et de rigueur philologique dans une œuvre de ce genre, pour trancher un problème de critique littéraire que l'histoire et la tradition sont impuissantes à résoudre.

Une seconde entreprise, qui mérite également l'attention, est celle qu'annonce une récente brochure de M. J. Alsleben, jeune théologien de Berlin [1] : il s'agit d'une édition complète des *Œuvres syriaques de saint Éphrem*, qui serait accompagnée d'une traduction allemande et de notes considérables. Dans l'opuscule où il expose son dessein, M. Alsleben traite surtout de la vie du Père syrien. Après avoir traduit les deux biographies imprimées à Rome [2], il discute les faits jusqu'ici connus, et il montre la difficulté de mettre d'accord toutes les circonstances rapportées; il essaie du moins d'établir un ordre chronologique dans celles qui lui présentent un caractère historique. Quant aux écrits originaux de saint Ephrem, on a reconnu depuis longtemps que la correction de leur édition romaine laisse quelque chose à désirer, et que la traduction latine, du P. Benedictus, syro-maronite, n'est recommandable sous le rapport ni de la clarté, ni de la fidélité. Ce serait donc une entreprise utile que celle qui donnerait un texte irréprochable et une traduction assez littérale pour servir de commentaire perpétuel. Il est à regretter que le futur éditeur, sans prendre en considération les besoins du public chez les nations latines et même les ha-

[1] *Das Leben des heiligen Ephraem, des Syrers, als Einleitung zu einer deutschen und syrischen Ausgabe der Werke Ephraems. U. S. W.* Berlin, 1853, in-8°.

[2] Ephraemi *opera*, t. III. — *Bibliotheca orient.*, t. I, p. 52 sq.

bitudes des érudits anglais, ait résolu de joindre une version allemande à l'édition même du texte. La traduction vantée du Père Zingerlé suffirait abondamment à la majorité des lecteurs dans les pays de langue germanique.

Comme nous avons parlé ailleurs des services que le savant Bénédictin du Tyrol a rendus aux études ecclésiastiques par sa version allemande de saint Ephrem, nous ne pouvons oublier de citer aujourd'hui d'autres de ses travaux qui forment le complément de celui-ci. C'est d'abord la traduction des *Discours* d'Ephrem *contre les hérétiques* d'après le tome II° de l'édition romaine[1] : œuvre importante sous le rapport dogmatique et remplie de renseignemens précieux sur plusieurs des systèmes gnostiques. C'est, en second lieu, une version des *Actes de Martyrs de l'Orient* exécutée de même sur les textes originaux[2]. Nous ajouterons que le talent poétique de saint Ephrem a reçu assez récemment de nouveaux hommages en Angleterre et en Italie; les poésies les plus remarquables de ce Père viennent d'être traduites sur l'original, en anglais, par M. H. Burgess, avec une introduction littéraire[3]; et ses *Hymnes funèbres*, que distingue un pathétique quelquefois sublime, ont été de même imités en Italie, d'après le texte, par MM. Lasinio et Paggi[4]. Il est permis d'espérer que la poésie syriaque, que saint Ephrem nous représente dans sa fleur et à son apogée, entrera désormais dans les études de l'esthétique chrétienne; elle mérite en effet d'être rapprochée des productions métriques des églises grecque et latine. L'hymnologie sacrée n'a pas été créée en Occident par la prodigieuse activité d'un seul poëte, auteur des formes de la versification et artiste habile dans plusieurs genres; ce n'était point assurément un poëte médiocre que celui que les Orientaux ont appelé la « Lyre de l'Esprit-Saint, » et que

[1] Kempten, 1850 (38° volume d'une bibliothèque allemande des Pères).

[2] Innsbruck, 1836, 2 part., in-8°. — M. l'abbé Lagrange a donné, d'après la traduction latine d'Etienne Evode Assémani, un choix des *Actes des martyrs d'Orient* (Paris, Belin, 1852, 1 vol. in-18).

[3] *Select metrical hymns and homilies of* Ephraem Syrus, etc. London, 1853, in-8°.

[4] Pisa, 1851, in-8°.

les écrivains syriens de toutes les communions ont constamment imité. C'est avec raison que le P. Zingerlé a protesté à diverses reprises contre le mauvais vouloir des critiques qui n'ont pas assigné à saint Ephrem, comme poëte, un rang assez élevé : il y aurait injustice de dédaigner celles de ses compositions qui sont entachées des mêmes défauts que l'on tolère dans les œuvres poétiques des Arabes et des Persans ; et d'ailleurs, pour bien juger une poésie mâle et vigoureuse comme la sienne, on ne devrait pas la séparer des chants en chœur qui la soutenaient et qui lui assuraient de puissants effets sur l'esprit des peuples.

III. — *Histoire.*

La science historique fera, dans l'avenir, une belle moisson dans le seul champ des études syriaques, au profit de l'histoire de l'Église et en même tems de l'histoire générale des sciences et des lettres. Il s'entend qu'il faut y chercher avant tout l'intérêt du fond, et non l'attrait d'une exposition savante. L'histoire, chez les Syriens, a été écrite à la manière des annalistes de la décadence grecque, dont les *Chronographies* ne sont déjà plus des œuvres littéraires.

La 3e partie de l'*Histoire ecclésiastique* de Jean d'Asie, évêque jacobite d'Ephèse au 6e siècle, a été livrée, il y a peu de mois, à la publicité par M. Cureton, qui promet avec une traduction anglaise des recherches historiques et biographiques [1]. On y trouve l'histoire détaillée de la chrétienté orientale pendant une époque fort agitée, mais peu connue, de 14 années (de l'an 571 à l'an 585). L'auteur, qui est monophysite déclaré, parle des affaires de l'Église de Constantinople en homme partial, il est vrai, mais bien instruit de la marche des événemens. Les deux premières parties du travail de Jean d'Asie, simplement décrites par Jos. Assémani, ne sont qu'un résumé de l'histoire générale de l'Église jusqu'au règne de Justin le Jeune.

[1] *The third part of the ecclesiastical history of John bishop of Ephesus* (texte syr.). Oxford, 1853, 1 vol. gr. in 4°. — Voir les *Annales*, numéro de septembre dernier, t. VIII, p. 240-45.

Une œuvre aussi importante que l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe peut gagner, en correction, aux rapprochements auxquels donnera lieu une de ses versions anciennes : c'est dans cette vue que M. O.-F. Tullberg a copié naguère à Londres le texte syriaque des 5 premiers livres d'Eusèbe. Le même savant a laissé tous les matériaux d'une édition critique de la *Chronique* de Grégoire Bar Hebræus, le plus fécond et le plus illustre des écrivains jacobites. Bruns et Kirsch avaient publié, en 1788, la 1re partie de cette *Chronique*, qui renferme l'histoire universelle, civile et politique; plusieurs philologues, entre autres Lorsbach, Arnoldi, Mayer, y avaient proposé tour à tour des corrections [1], et M. Bernstein avait recueilli tous les secours nécessaires à l'entreprise qu'il avait abandonnée en dernier lieu au savant suédois. M. Tullberg voulait joindre à l'histoire politique la 2e partie, qui est plutôt ecclésiastique, et qui donne, en deux sections, d'abord le tableau des anciens patriarches depuis Aaron jusqu'aux premiers patriarches d'Antioche, ensuite l'histoire des patriarches et des primats, soit Nestoriens, soit Jacobites, de la Syrie. On attache d'autant plus de valeur à ce complément de la *Chronique*, que Bar Hebræus, non-seulement est le représentant de la plus vaste érudition chez les Chrétiens d'Orient au temps des Croisades, mais encore a mis à contribution, comme abréviateur, les chroniques et les traités composés en syriaque et en d'autres langues pendant le moyen âge byzantin.

Parmi les chroniqueurs de date antérieure à Bar Hebræus, Denys de Telmahar, qui fut patriarche jacobite dans la première moitié du 9e siècle, méritait d'être signalé à l'attention des historiens. M. Tullberg a donné, d'après un manuscrit du Vatican, le texte du 1er livre de sa *Chronique*, qui expose l'histoire universelle depuis la création jusqu'à Constantin, d'après la *Chronographie* et les autres écrits d'Eusèbe [2]. Dans les parties suivantes, Denys de Telmahar s'appuie sur d'autres écrivains connus, mais il raconte l'his-

[1] Un ouvrage anonyme, qui continue Bar Hebræus jusqu'au 15e siècle, a été publié par Bruns, au t. 1 du *Neues Repertorium* de Paulus, et plus tard par O. Behnsch (Breslau, 1838).

[2] Dionysii Telmaharensis *Chronici liber primus*, etc. Upsaliæ, 1850. In-8°. VIII, 198 p. Index, 40 p.

toire contemporaine jusqu'en 775, d'après ses propres recherches.

L'histoire des sciences chez les Grecs et les Syriens a sa part d'actualité dans l'investigation des mêmes sources manuscrites; aussi, c'est de ce côté que M. Ernest Renan a dirigé ses travaux en visitant les bibliothèques de l'Italie et de l'Angleterre. Il s'est occupé à la fois des livres grecs traduits en syriaque et de la culture de la philosophie chez les Syriens. Bar Hebræus, qui était connu comme théologien, et dont le *Flambeau des Saints*, analysé autrefois par M. Eug. Boré [1], a mis en relief les vastes études dans les sciences philosophiques et les sciences naturelles, a laissé une grande encyclopédie péripatéticienne qui est intitulée: *Beurre de la Sagesse*. M. Renan, qui en a étudié le texte à Florence [2], constate que cet ouvrage, encore classique chez les Chaldéens ou Syriens orientaux, représente dans la philosophie des Asiatiques la méthode d'Albert le Grand et la manière de fondre dans une paraphrase plus étendue le texte aristotélique: Bar Hebræus n'a rien trouvé par lui-même; mais il a profité de l'épreuve à laquelle les Arabes avaient soumis les doctrines grecques.

A l'aide des études qu'il a commencées à Rome et à Florence, M. E. Renan est parvenu à se faire une notion exacte de l'histoire de l'*Organon* chez les Syriens. « Cette question, a-t-il dit, ne peut » être tenue pour oiseuse, quand on sait que ce sont les Syriens qui » ont initié les Arabes à la culture de la science et de la philosophie » grecque, et quand on réfléchit à l'immense influence que la cul- » ture arabe a exercée sur les destinées de l'esprit humain. Le pre- » mier point de départ de ce grand mouvement doit être cherché » dans les monastères et les écoles de Syrie. » Plus tard, M. Renan a été visiter à Londres, dans le même dessein, la collection de Sainte-Marie *Deipara*, et c'est alors qu'il a décrit les monuments anciens qui, traduits en syriaque, ont dirigé les travaux d'alecti-

[1] *Journal Asiatique*, t. xiv, p. 481 et suiv. (2e série).—Au t. x de la *Scriptorum veter. nova collectio*, S. E. le cardinal Maï a inséré le *Nomocanon ecclesiæ Antiochenæ*, traduit en latin, une des œuvres théologiques de Bar Hebræus.

[2] Voir les deux lettres à M. Reinaud dans le *Journal Asiatique*, t. xv p. 290 et suiv, p. 387 et suiv, 4e série (1850)

ques et philosophiques des écoles d'où sont sortis les maîtres des Arabes.

Tandis que M. Wenrich avait énuméré les versions syriaques des auteurs grecs d'après la Bibliothèque d'Assémani et d'autres publications bien connues [1], M. Renan a donné un *catalogue spécial* des écrits de la collection de Londres, relatifs à la philosophie et aux sciences de la Grèce [2]. D'une part, il a signalé plusieurs classes de productions grecques, qui ont dû être bien connues des Syriens, entre autres, grand nombre d'œuvres de gnomiques et de moralistes; d'autre part, il a analysé plusieurs traités qui attestent une connaissance profonde de la philosophie d'Aristote, et qui montrent l'alliance des études ecclésiastiques et profanes dans les écoles chrétiennes de la Syrie. Il a lui-même retracé les destinées de la philosophie péripatéticienne en ce pays dans un morceau de critique fort précieux pour la connaissance des méthodes et des idées qui ont passé dans les écoles musulmanes et juives du moyen âge [3]. M. Renan a montré comment les Syriens ont reçu des Grecs la philosophie péripatéticienne comme école de logique, et comment ils l'ont transmise à ce titre aux peuples dominateurs qui les ont pris pour maîtres. Aristote régnait seul dans leurs écoles, et l'*Organon* y était le fondement de toute étude; sa philosophie était enseignée parmi les Jacobites à Résaïn et à Kinnesrin; parmi les Nestoriens à Edesse, et ailleurs; au 6e siècle, elle fut portée par ceux-ci jusqu'en Perse, où un abrégé de dialectique en syriaque était adressé par Paul le Persan au roi Chosroès Nouschirvan. Mais

[1] *De versionibus auctorum græcorum arabicis, armeniacis persicisque commentatio* (Lipsiæ, 1842, in-8°); travail couronné par l'Académie des sciences de Goettingen.

[2] *Lettre à M. Reinaud* sur quelques manuscrits syriaques du Musée britannique contenant des traductions d'auteurs grecs profanes et des traités philosophiques. *Journal Asiatique*, avril 1852, t. xix, p. 293-333 (4e série).

[3] *De philosophia peripatetica apud Syros commentatio historica.* Parisiis, 1852, in-8°. — On peut rapprocher de cette thèse latine la thèse présentée par l'abbé Lavigerie à la Faculté de Paris, *l'École chrétienne d'Edesse* (1850, in-8°), où l'auteur a marqué la part de la philosophie aristotélique dans les hérésies de l'Église orientale et surtout dans le Nestorianisme

le rôle des Syriens devint bien plus considérable encore dans l'histoire, quand ils furent en réalité les instituteurs des Musulmans; car ils se firent les véritables intermédiaires entre la philosophie des Alexandrins et ce qu'on appelle philosophie arabe. Quand des savans Nestoriens furent chargés, sous les Abbassides, de traduire Aristote en arabe, ils le firent non d'après le grec, mais d'après le syriaque, dans lequel ils possédaient depuis longtems la plus grande partie de ses œuvres logiques; seulement, il arriva qu'après le 10e siècle les Syriens perdirent la tradition de leurs propres écoles et tirèrent fort souvent leur instruction des mêmes traités dialectiques que leurs ancêtres avaient traduits en arabe. En jetant une grande lumière sur ce sujet, M. Renan a donné le plan d'études fort vastes sur les sources qu'il a explorées, et, en les proposant comme tâche à un grand nombre de savans, il semble avoir pris l'engagement de leur vouer incessamment ses efforts personnels.

Après ce rapide examen des travaux qui restent à faire sur les branches principales de la littérature syriaque, vous ne trouverez pas mauvais, Monsieur, que je passe à des questions d'un ordre pratique : si les richesses acquises sont vraiment considérables, il est utile, ce me semble, de rechercher et de considérer les moyens qui sont les plus propres à en faire profiter le plus grand nombre des hommes instruits. Voyons donc ce que réclament en ce moment les progrès de la critique et les besoins de l'enseignement : la connaissance même de la langue syriaque doit être portée à un plus haut point de perfection pour répondre à la masse des textes qui vont être imprimés, les traités élémentaires et théoriques doivent, comme les livres savans, gagner désormais en étendue et en correction.

M. G.-H. Bernstein a prouvé, dans une série d'études, de combien de fautes ou de leçons douteuses sont chargées les éditions des livres syriaques [1]. Il a reconnu tout ce que Joseph Simon Assémani a apporté de savoir et d'exactitude dans la publication des textes; il a cependant signalé le procédé regrettable suivant lequel le savant Maronite, suivant en cela l'usage des Orientaux, a rem-

[1] *Syrische Studien*, dans le *Journal de la Société orientale* de l'Allemagne, t. III, 387, sq., t. IV, 198 et suiv., p. 505; t. VI, p. 349 et suiv.

place trop souvent des mots obscurs ou embarrassans par d'autres leçons sans en donner la raison. Il a signalé, à juste titre, les négligenres et les erreurs commises par Étienne-Évode Assémani dans les *Actes des Martyrs* comme dans les œuvres de saint Ephrem. Pour ouvrir les sources inédites à un public plus nombreux, et pour fournir à leurs futurs éditeurs des règles de critique et d'interprétation d'une application sûre, il importe évidemment de mettre au plus tôt la lexicographie et la grammaire du Syriaque au niveau des progrès qu'a faits l'étude grammaticale de l'Hébreu, de l'Arabe et des autres langues sémitiques.

On est généralement d'accord à reconnaître que la lexicographie syriaque est encore dans l'enfance, surtout si on la compare à celle des langues congénères qui ont quelque importance historique ou littéraire. Le travail de Castle ou Castellus, qui fait partie du lexique heptaglotte de la Bible de Walton (1669), a été complété, il est vrai, par J.-D. Michaelis à Goettingue (1788), d'après les ressources dont on pouvait disposer alors en Allemagne. Mais le *Lexicon Syriacum* est loin de suffire à l'intelligence des livres connus, et, à la veille de la publication de tant de nouveaux monumens, il serait indispensable qu'un dictionnaire critique et complet fût élaboré d'après les collections manuscrites des grandes bibliothèques de l'Europe.

M. Bernstein, qui enseigne les langues orientales depuis 30 ans à l'Université de Breslau et qui a toujours pris à cœur l'étude du syriaque, avait résolu d'abord de publier, comme complément du lexique de Michaelis, un ouvrage indigène, le *Dictionnaire syro-arabe de Bar Bahloul*, dont feu Gesenius a fait connaître autrefois la méthode et l'ordonnance dans des monographies érudites[1], il en avait donné lui-même un spécimen en 1842 (Breslau, fol.). Mais il a reconnu depuis le besoin d'un livre qui exposât la matière dans l'ordre généralement consacré par la linguistique occidentale. Il s'est donc proposé la composition d'un véritable dictionnaire syriaque, qui présente les mots dans leur signification primitive et dans leurs sens dérivés, et qui en justifie l'emploi par des passages au-

[1] *De Bar Asio et Bar Bahlulo lexicographis syro-arabicis*; Comment, litter. philolog (Halis), P. 1, 1834, P. 2, 1839, in-4°.

theuliques. A cet effet, non-seulement il a compulsé les livres imprimés, mais encore il a recueilli les notes qu'un philologue allemand, G.-W. Lorsbach, avait amassées jadis dans le même but [1]. Malheureusement la publication de M. Bernstein est encore différée.

On sait qu'un dessein, non moins considérable, a été formé et poursuivi par M. Étienne Quatremère avec le secours des collections manuscrites de Paris et de Rome qu'il a pu dépouiller autrefois. Il a en sa possession les matériaux d'un dictionnaire syriaque très-étendu, et comme cette œuvre de l'illustre Orientaliste appartient au même ordre de recherches que le *Trésor trilingue* (arabe, persan et turc), attendu avec une juste impatience par tous ceux qui s'occupent d'histoire et de littérature musulmane [2], on doit vivement regretter les longs retards que les circonstances ont apportés à l'impression d'un travail terminé [3]. Au moment où le goût des études syriaques se répand de nouveau en plusieurs pays, ce devrait être un point d'honneur pour la France de mettre au jour une œuvre de haute érudition qui serait la clef d'une antique littérature chrétienne; il paraît que, dans des intentions respectables, l'auteur a repoussé plus d'une fois les propositions de libraires étrangers.

On a moins à désirer pour la grammaire syriaque que pour la lexicographie : l'ouvrage grammatical de Th. Hoffmann, professeur à Iéna, abonde en renseignemens sur l'histoire de la langue et

[1] Lorsbach n'a indiqué que peu d'additions au lexique de Michaelis au t. II de ses *Archives de littérature orientale* (Marburg, 1794, in-12, en allemand). — Il n'a paru qu'une livraison d'un travail analogue d'Agrell : C. M. Agrellii *Supplementa ad lex. syr. castellianum*, ed. Lindgren (Fascic., I, Upsalae, 1839, in-4°).

[2] On est unanime dans le monde savant à admirer une sagacité supérieure dans les articles que M. Et. Quatremère a détachés de son immense travail pour en enrichir les notes de l'*Histoire des Mamlouks*, des *Mongols de la Perse*, et d'une quantité d'autres mémoires d'histoire orientale. — Un dictionnaire copte très-complet est aussi entre les mains de M. Quatremère.

[3] Voir l'annonce d'une souscription pour le *Dictionnaire syriaque latin* dans le *Journal Asiatique* de 1837, t. II, p. 569-92 (3e série)

de l'alphabet, que l'on ne trouverait point ailleurs, et il est fort riche en exemples tirés des textes imprimés [1]. Cependant, plusieurs travaux de date postérieure l'ont complété dans diverses parties : c'est ainsi que M. Larsow a disserté d'après des notes inédites sur les dialectes provinciaux du Syriaque [2], et que M. Ét. Quatremère a donné des détails neufs sur la langue et l'écriture à la fin de son *Mémoire sur les Nabatéens*. H. Ewald a établi, dans plusieurs mémoires, une théorie plus précise sur les points diacritiques et la ponctuation [3]. Un savant suédois, Agrell, a donné des études sur la syntaxe qui peuvent servir de supplément à tous les traités antérieurs [4]. Le professeur Bertheau a publié, avec traduction latine et notes, la grammaire syriaque en vers, une des œuvres de critique de Bar Hebræus [5]. Enfin, le P. Zingerlé a défini les règles de la métrique et les différens genres de strophes dans plusieurs notices sur les cantiques de saint Ephrem [6].

Le mérite de tous ces travaux ne supplée pas à l'utilité toute spéciale qu'aurait aujourd'hui un ouvrage classique qui résumerait leurs résultats principaux et qui servirait de guide à l'étudiant depuis les élémens de la grammaire jusqu'à la lecture des sources : on devrait y trouver, avec une exposition méthodique des formes du discours, un ensemble de règles et d'exemples bien choisis sur les particularités de la syntaxe. C'est ce but tout pratique que se propose M. le Dr Beelen dans la composition de la *grammaire syriaque* rédigée en latin, qu'il imprime à Louvain en ce moment ; elle contiendra en un seul volume une étude graduée de la langue aboutissant aux difficultés de la phraséologie sémitique.

[1] *Grammaticae syriacae libri III*. Halae, 1827, in-4°. — Fr. Uhlemann a donné postérieurement une grammaire élémentaire en allemand (Berlin, 1829, in-8°).

[2] *De dialectorum linguae syriacae reliquiis*. Berolini, 1841, in-4°.

[3] Nous citerons seulement le mémoire spécial contenu dans ses *Dissertations de littérature biblique* (part. I, Goettingen, 1832, in-8°).

[4] *Supplementa syntaxeos syriacae*, etc., præfatus est Kosegarten. Greifswaldae, 1834, in-8°. — Deux appendices à cette syntaxe ont été publiés par l'auteur en 1836 et 1838.

[5] *Grammatica syriaca in metro Ephraemeo*, etc. Gottingae, 1843, in-8°.

[6] Dans les recueils de littérature orientale publiés en Allemagne.

On possède depuis longtems des livres classiques d'un emploi assez satisfaisant dans l'étude élémentaire du syriaque : après les recueils plus anciens de Michaelis, de Kirsch, de Knos et de Tychsen, nous citerons parmi les livres de ce genre, qui datent de notre siècle, la *Chrestomathie syriaque*, qui accompagne les élémens de la langue araméenne par Oberleitner [1], la *Chrestomathie* de Kirsch, publiée une seconde fois avec des additions par M. Bernstein [2], et enfin la *Chrestomathie* éditée par le professeur E. Roediger de Halle [3]. Ces volumes sont composés de morceaux choisis dans la partie exégétique et historique de la littérature syriaque, et ils renferment aussi des hymnes choisis de saint Ephrem avec indication des mesures [4]. De plus, ils contiennent des glossaires qui en facilitent l'usage à des commençans guidés d'ailleurs par des leçons orales, et qui renferment des articles rédigés avec précision et sagacité sur le sens de quelques radicaux et de quelques termes peu usités.

Malgré la valeur pratique des livres que nous venons de citer et qui sont en usage dans toutes les universités de l'Allemagne, on peut désirer, au point de vue de la science chrétienne, de voir publier un recueil qui donne place à des morceaux saillans tirés des *Anecdota*, imprimés de fraîche date par M. Cureton et par d'autres, mais qui réunisse en même tems les passages des versions syriaques qui sont de quelque importance pour l'exégèse, ainsi que les fragmens patrologiques et historiques qui ont un intérêt marqué pour la critique des Pères et pour l'histoire ecclésiastique. Telle est la pensée dans laquelle M. le professeur Beelen compte élaborer la *Chrestomathie* qui servira de complément à sa grammaire syriaque; de la sorte, il fera un livre appartenant à la fois à la philologie orientale et à l'apologétique chrétienne. Il atteindra ce but d'au-

[1] Vienne, 1820-21, 2 part , in-8°.

[2] *Chrestomathia syriaca denuo edita*, etc. Vratislaviae, 1832-36, 2 part., in-8°.

[3] *Chrestomathia syriaca glossario explanata*. Halis, 1838, in-8°.

[4] Il existe même une anthologie tirée des chants du grand poëte syrien *Chrestomathia syriaca sive S. Ephræmi carmina*, ed. Hahn et Sieffert. Lipsiæ, 1825, in-8°.

tant mieux, s'il accompagne chaque morceau de notes historiques et grammaticales, et s'il donne certaine étendue aux articles principaux du lexique. On sait quels généreux efforts a faits M. Beelen depuis bientôt 20 ans afin de donner à la philologie pour auxiliaire à ses leçons d'exégèse sacrée à l'Université catholique de Louvain. S'étant lui-même pourvu d'une collection variée de caractères hébreux, d'un double corps de caractères syriaques, ainsi que de lettres arabes, samaritaines et éthiopiennes, il est à même de donner à cette partie de son enseignement et de ses travaux la précision et la solidité que comportent les procédés de la linguistique moderne. Il n'a point reculé devant le travail long et persévérant que réclame une telle mission dans un pays où tout est à fonder en cette branche des sciences religieuses, et il a tenté d'ouvrir à grands frais des voies nouvelles sans pouvoir compter sur l'appui direct d'un gouvernement [1].

Il est juste de souhaiter que des entreprises du genre de celles de M. Beelen soient menées à fin avec toute l'extension possible, puisqu'elles constituent une nécessité actuelle pour les écoles catholiques. C'est à celles-ci qu'il appartiendrait d'embrasser avec zèle et persévérance les études syriaques qui sont fécondes en témoignages rendus à la tradition de la primitive église, et qui, d'autre part, sont remplies d'enseignemens historiques sur la destinée lamentable des chrétientés orientales qui se sont séparées de l'unité catholique. Il y a un avertissement suffisant à cet égard dans l'importance qu'y attachent les institutions protestantes d'enseignement supérieur, bien que, d'après le symbole de celles-ci, l'intérêt dogmatique s'efface pour elles dans cette branche devant l'intérêt historique ou scientifique.

Or, la culture des lettres syriaques, qui promet encore des fruits abondans, n'est une entreprise ni téméraire, ni difficile, dans tout centre d'études sérieuses, à cette condition qu'une haute direction soit donnée aux travaux d'Écriture Sainte et à ceux d'histoire ecclésiastique. C'est légitimement en effet qu'on rattache à l'hébreu de la Bible l'étude successive ou simultanée des langues congénères;

[1] Voir la notice sur les travaux antérieurs de M. Beelen dans les *Annales*, décembre 1852, t. xi, p. 449-67 (4e série)

l'expérience prouve tous les jours, qu'à l'aide d'une bonne méthode, bien des hommes, adonnés d'ailleurs à d'autres sciences, parviennent aisément à une connaissance raisonnée des idiomes littéraires qui composent la famille sémitique. En Allemagne, des savans d'une grande autorité n'ont pas cessé d'exhorter les étudians en théologie à s'occuper de la langue syriaque : le professeur Lengerke, de Koenigsberg, écrivait naguère à ce sujet une dissertation toute spéciale [1]. En Angleterre, cette langue a été mise en honneur parmi les érudits de l'église établie, et elle est aujourd'hui pour eux l'instrument de conquêtes scientifiques inattendues : jusqu'aux États-Unis, l'exégèse protestante se pique d'érudition dans la seconde des langues bibliques, comme on pourrait appeler le syriaque [2]. L'Italie aurait intérêt à reprendre son rang dans le même cercle d'études. Comme disait très-bien M. Renan en 1849 : « c'est par les études syriaques, c'est en enrichissant par des pu» blications nouvelles la série trop limitée des textes imprimés en » cette langue, que Rome pourrait prendre sa place dans les études » orientales. » Tandis que d'autres branches de ces études ne peuvent s'y développer dans un cercle bien étendu par la faute des circonstances, « c'est par le syriaque et le copte [3] que Rome, grâce » à ses rapports continuels avec les sociétés chrétiennes de l'Orient, » pourrait se créer une importante spécialité dans le champ de la » philologie. »

Il existe toujours, à la Sapience, une chaire « de langue syro» chaldaïque et des liturgies orientales, » qui a compté parmi ses titulaires des hommes habiles en syriaque. De ce nombre était Mgr André Molza, mort d'une manière malheureuse en 1850 [4]. En-

De studio litterarum syriacarum theologis quam maxime commendando. Regiomonti Boruss., 2 part., in-8°, 1836.

[2] Dans 20 à 30 séminaires protestans de l'Amérique, il y a des classes spéciales d'hébreu et de syriaque; le principal établissement d'instruction est à Andover, dans l'état de Massachusets.

[3] Pise et Turin sont en Italie les deux centres des études égyptiennes et coptes.

[4] Mgr Molza vient d'avoir un successeur en la personne de M. l'abbé Spaticci (octobre 1853). — S. E. le card. Mezzofanti connaissait le syriaque et

coro scrittore au Vatican, il avait montré une connaissance profonde de cette langue : il avait le projet de publier les opinions et les règles des anciens grammairiens syriens sur les points diacritiques d'après les meilleurs manuscrits de Rome, et il avait déjà recueilli à ce sujet les suffrages d'illustres étrangers. M. L. Vincenzi, qui remplit la chaire d'hébreu dans le même établissement romain, a cultivé de même le syriaque, et nous croyons savoir qu'il s'est occupé d'un texte inédit en cette langue sur la hiérarchie chrétienne. On ne peut ignorer les ressources non encore épuisées des bibliothèques de Rome, quand S. E. le cardinal Maï a dressé des catalogues nouveaux des manuscrits orientaux, syriaques, arabes, etc. [1], pour faire suite à la description des manuscrits du Vatican, dont les trois volumes sont devenus si rares [2]. L'illustre prélat a montré lui-même le prix qu'il attache à cette classe de sources en faisant reproduire, dans sa première collection [3], le texte syriaque des canons nestoriens d'Ebed Jesu et la version latine de Louis Assémani, et de même le texte et la traduction d'un traité du même écrivain nestorien intitulé : *Liber Margaritae, sive de veritate religionis christianae.*

En France, où les études théologiques se réveillent, si l'on veut que l'étude de la philologie chrétienne soit poussée aussi loin qu'en d'autres grands pays, il est à désirer que l'enseignement du syriaque se propage hors des écoles de Paris, où il est compris dans les leçons de langue hébraïque et chaldaïque du Collége de France. Ce besoin sera d'autant mieux satisfait, que l'on prendra davantage à cœur le succès des fortes études dans les autres parties de la science. Soit que les évêques, usant de la liberté d'enseignement qui leur est concédée, établissent, d'après le vœu des conciles, des écoles supérieures au centre de chaque province ecclésiastique, soit

conversait avec les Maronites; mais, comme on sait, il n'a pas laissé des écrits spéciaux de linguistique et d'érudition.

[1] Aux tomes IV et V de la *Scriptorum veterum nova collectio.*

[2] *Bibliothecae apostolicae Vatic. Codd. Mss. Catalogus.* Romae, t. I, II, III, 1756-58-59 (Cod. Orient.).

[3] *Script. vet. nova coll.*, t. X, 1838, part. I, p. 1-331, part. II, p. 317-66. — Voir les *Annales*, t. V, p. 316 et suiv. (3e série).

que le gouvernement français rétablisse, avec le concours des évêques et du Souverain-Pontife, les facultés de théologie sur un pied respectable dans les villes qui sont des siéges d'Académie; c'est là un progrès qu'il est légitime de désirer et qu'il est facile d'exécuter.

Mais dans quelle mesure, dira-t-on, la connaissance du syriaque doit-elle entrer dans le cercle des hautes études ecclésiastiques? La question, comme on va le voir, s'éclaircit beaucoup par les considérations suivantes. La chaire de la langue hébraïque resterait distincte de la chaire d'exégèse sacrée dans chaque faculté [1], et elle comporterait un cours supérieur sur les autres langues bibliques réservé aux élèves les plus avancés. Il va de soi qu'on ne pousserait à des études approfondies de linguistique que des jeunes gens qui y sont prédisposés par un goût naturel et par une instruction peu commune. Le succès de cet enseignement progressif serait assuré, si les hommes chargés de la direction générale des cours faisaient une juste part à chaque science, s'ils portaient dans leurs actes assez de grandeur et d'impartialité pour favoriser, selon l'aptitude des élèves, les vocations scientifiques de tout genre. Ainsi, les besoins généraux de l'enseignement théologique étant pleinement satisfaits, ce serait pour eux un impérieux devoir de diriger les sujets distingués vers des carrières spéciales pour la défense et la gloire de l'Église. La sollicitude avec laquelle on préviendrait les fausses vocations porterait ses fruits : l'activité de bons esprits qui ne sont d'ailleurs appelés ni aux luttes et aux spéculations de la philosophie, ni aux triomphes de la chaire, serait tournée vers des études positives où ils peuvent servir utilement la cause de la vérité : la patrologie, l'histoire, la critique sacrée, l'archéologie. C'est à de telles études que vient puissamment en aide la culture de ces langues asiatiques qui, comme le Syriaque, le Copte, l'Arménien, et aussi l'Arabe et l'Éthiopien, ont été l'organe consacré des anciennes églises chrétiennes de l'Orient et demeurent des témoins historiques de leurs travaux théologiques et littéraires.

[1] Il est bon de savoir que, dans les facultés théologiques de l'Allemagne le mieux organisées, il y a deux chaires distinctes pour l'Ancien et le Nouveau Testament, sans compter une ou plusieurs chaires pour l'introduction historique et critique aux livres de la Bible, et aussi pour les Antiquités hébraïques.

Dans les aperçus qui précèdent, nous avons fait connaître assez explicitement les ressources diverses qui sont acquises désormais à une étude critique des monumens syriaques ; on a pu voir que ces livres élémentaires et classiques ne lui feront pas défaut à côté des publications d'un caractère scientifique. Nous observerons encore que, le public initié à la connaissance du Syriaque s'agrandissant tous les jours, les moyens de publicité deviennent en même tems plus nombreux, et que l'exécution typographique des textes en cette langue n'entraîne pas, comme il en est pour d'autres langues de l'Orient, des frais assez lourds pour empêcher les entreprises privées. Il existe depuis longtems différens corps d'alphabets syriaques gravés en Allemagne, et mis en usage dans la plupart des imprimeries universitaires de ce pays. Cependant, on va exécuter, aux frais de la maison Teubner, de Leipzig, on caractère tout neuf qui doit servir aux travaux projetés de M. Bernstein et de feu Tullberg; il a été calqué sur l'écriture ordinaire des manuscrits des Jacobites et des Maronites. De même, à Paris, la maison Didot a fait fondre, il y a quelques années, en vue de la publication du *Dictionnaire* de M. E. Quatremère, un caractère syriaque qui reproduit l'écriture cursive des *Codices* de la Bibliothèque Impériale : d'après les spécimens qui en ont paru, on peut juger qu'il ne manque pas de certaine grâce, mais qu'il est cependant moins régulier et moins flatteur à l'œil que les types un peu embellis dont on se sert généralement en Angleterre et en Allemagne.

On regrettait depuis longtems de ne pouvoir faire usage de caractères du genre dit *estrangelo* (*sethr endjil*, écriture de l'Évangile), qui est celui des plus anciens manuscrits, et qui s'est conservé avec peu de modifications dans les livres des Nestoriens[1]. La Propagande seule possédait en ce genre un corps complet qui avait été employé dans plusieurs éditions romaines, entre autres dans celle des *Acta martyrum orientalium;* l'imprimerie impériale de Paris est venue autrefois en possession d'une collection détachée de cette

[1] On conserve dans le Musée de la famille Moretus, à Anvers, une collection de lettres *estrangelo* qui ont été mises en œuvre au 16e siècle dans quelques volumes de la célèbre typographie de Ch. Plantin, par exemple, dans l'édition syriaque du *Rituel* baptismal de Sévère (1572).

même fonte, de même qu'elle a gardé une partie des types de la Propagande pour la syriaque ordinaire [1]. Enfin, l'Université d'Oxford vient de faire graver, sur les avis de M. Cureton, un corps spécial de lettres *estranghelo*, caractères antiques et massifs qui conviennent le mieux pour figurer l'aspect des Codices de Nitria : c'est avec ces lettres que M. Cureton a imprimé à Oxford l'*Histoire ecclésiastique* de Jean d'Asie, dont nous avons parlé plus haut. Par une coïncidence remarquable, les membres de la mission américaine, qui résident en Mésopotamie, ont fait exécuter des caractères du même genre pour les productions qu'ils adressent aux chrétiens de ce pays; c'est qu'en effet les Syriens de l'Est ne font pas usage d'un autre caractère que le caractère dit *Nestorien*, et même n'en aiment point d'autre.

Ce dernier fait nous conduit à parler brièvement, en finissant, du côté pratique des études syriaques. Dans les 50 années qui viennent de s'écouler, une foule de voyageurs ont parcouru la Palestine et les pays voisins : les uns avec des préoccupations de poëtes et d'artistes, les autres dans des vues scientifiques, d'autres dans un but à la fois scientifique et religieux. C'est à ceux-ci que l'on peut demander une description plus exacte et réputée désormais authentique de tous les lieux qui ont été la scène des événements bibliques, le siége des premières Églises et le théâtre des Croisades. Cependant, comme tout le monde sait, des questions politiques et religieuses, d'une portée incalculable, ont surgi depuis 20 ans, à mesure que ces pays se sont ouverts à l'influence européenne par suite des communications maritimes rendues plus faciles entre tous les points du littoral de la Méditerranée.

Indépendamment de la question des Lieux Saints, à part les droits de protection réclamés de la Porte par les puissances chrétiennes sur la foi d'anciens traités, il est digne de remarque que la rivalité des confessions chrétiennes a été transportée dans les contrées du Levant. Une propagande religieuse très-active a été organisée de

[1] Voir la *Notice sur les types étrangers de l'Imprimerie royale*. Paris, 1847, p. 18-19, et le *Précis historique sur l'Imprimerie nationale*, par F.-A. Duprat, 1848, p. 33.

nos jours en Syrie et en Mésopotamie par les missionnaires du protestantisme anglais, allemand et américain, et cela en concurrence avec l'Église grecque soi-disant orthodoxe et avec les établissemens anciens du Catholicisme et des Églises unies à Rome. Personne n'ignore que les populations maronites du Liban sont restées d'ancienne date attachées à l'unité romaine, et qu'une partie des Nestoriens de la Syrie orientale, qui y sont rentrés dès la fin du 17ᵉ siècle (1681), forment encore aujourd'hui une chrétienté orthodoxe sous le titre de patriarcat des Chaldéens [1]. C'est parmi ces populations que les agens du Protestantisme tentent de faire des prosélytes, en même tems qu'ils s'efforcent d'attirer à eux les communautés nestoriennes dont ils prétendent respecter le symbole et les rites anciens [2]. Les gens du peuple prennent en pitié la « Religion anglaise, » comme ils appellent la doctrine de ces étrangers; mais les prêtres Nestoriens prêtent quelquefois l'oreille à ceux qui les flattent dans leur attachement aux usages nationaux.

C'est donc, au milieu des débris de l'antique patriarcat d'Antioche, sur le territoire de la Turquie et jusqu'aux frontières de la Perse, que s'agitent aujourd'hui les représentans des hérésies occidentales pour disputer ces derniers débris à la véritable Église. Si les labeurs de l'apostolat proprement dit leur sont étrangers, ils déploient du moins une très-grande activité dans l'espoir de gagner de l'ascendant sur des populations ignorant presque toujours ce qui se passe en Europe et auxquelles il est facile de donner le change sur les intentions des Francs. Comme on va le voir, la culture des lettres syriaques a une grande place parmi les moyens de prosélytisme que mettent en jeu les sectes dissidentes sur ce terrain que l'indifférence musulmane a ouvert aux libres entreprises de leurs agens.

[1] Les fidèles de cette petite église sont répandus dans le Diarbekir, où leur patriarche réside à Amid, dans les pachaliks de Mossoul et de Bagdad, ainsi que dans le Kurdistan. — M. Layard a compris ces Chaldéens parmi les chrétiens d'Orient, à qui il a donné place dans ses relations de voyage à la suite du récit de ses découvertes (*Niniveh and its remains*, 1849, 2 vol. in-8°).

[2] On peut porter à environ 70,000 âmes le nombre des fidèles qui représentent aujourd'hui l'Église nestorienne.

Les missionnaires américains, parmi lesquels nous citerons Éli Smith, Dwight et Perkins, comme les plus actifs et les plus instruits, ont eu recours à divers procédés pour atteindre leur fin. Ce n'est pas seulement par la réimpression d'anciens livres qu'ils comptent gagner la confiance et la reconnaissance des peuples; mais encore ils s'adressent à eux dans la langue encore parlée aujourd'hui par les chrétiens dans toute la Syrie orientale et jusque dans les montagnes des Kurdes, sauf dans les villes où ils ne parlent guère que l'Arabe. Il est de fait qu'il existe encore, à l'heure qu'il est, un idiome vulgaire araméen qui n'est que l'altération de l'ancien Syriaque, et c'est à tort que la plupart des grammairiens, et M. Hoffmann lui-même (p. 34-36), représentent cette langue comme éteinte. Des recherches récentes ont infirmé l'opinion accréditée à ce sujet par divers voyageurs, et justifié les assertions plus anciennes de Niebuhr dans sa *Description de l'Arabie*[1]; elles ont fait reconnaître dans l'idiome actuel les mots de la langue ancienne altérés dans leur prononciation et soumis dans leurs formes mutilées à un système de flexions grammaticales fort appauvri; elles y ont fait retrouver, selon les localités, un mélange plus ou moins grand de mots arabes, persans et curdes. C'est dans ce néo-syriaque que les missionnaires américains font la plupart de leurs publications destinées aux indigènes; à Urmia ou Orumia, centre de leurs opérations, près du lac de ce nom, ils font donner l'enseignement en cette langue dans leurs établissemens d'éducation; ils y font imprimer une Bible qui offre une version en syriaque moderne en regard du texte en syriaque ancien. C'est aussi à Urmia qu'ils font paraître un recueil mensuel qui a pour titre: *la Splendeur de la lumière* (*Zahriro d-nahro*), et qui sert d'auxiliaire à leur mission; ils s'y occupent de religion, d'éducation, et de connaissances usuelles; ils y ont inséré aussi des poésies en syriaque moderne. Les autres livres, que les méthodistes d'Amérique répandent dans le même pays, sont également imprimés en caractères nesto-

[1] Voir l'art. du professeur Roediger sur la langue araméenne des chrétiens de la Syrie dans le *Journal pour la connaissance de l'Orient*, t. II (Goettingen, 1839), p. 77-93, p. 314-16 (en allemand).

riens [1]; les uns sont religieux, les autres moraux et instructifs, ce sont, par exemple, des psautiers, des recueils de prières, des demandes et réponses sur l'Écriture, une concordance des maximes de la Bible, un exposé de la foi protestante, une traduction du Pèlerin de Bunyan, des traités élémentaires d'arithmétique et de géographie.

C'en est assez pour prouver quels secours les émissaires de l'Amérique protestante trouvent dans leur érudition et leur goût pour les langues en faveur de l'entreprise qu'ils viennent poursuivre en Syrie. Il est donc des raisons toutes pratiques qui imposent à ceux de nos missionnaires, qui se rendent dans les mêmes contrées, l'obligation d'être initiés aux mêmes études dont se prévalent les adversaires de leur foi. Il y a deux tâches à remplir au milieu des chrétiens de la Syrie et des pays voisins. A quelques voyageurs instruits revient d'abord celle d'observer toutes les traces de l'antiquité chrétienne, de signaler les particularités des rites, de noter les anciens usages, de recueillir les débris d'anciens livres. Quant aux missionnaires eux-mêmes, ils ont la tâche d'éclairer les populations chrétiennes sur le vrai sens des traditions qu'elles ont religieusement conservées, et de les prémunir contre les séductions dont on les entoure. Le besoin d'une imprimerie indigène se fait sentir depuis longtemps parmi les Chaldéens unis; récemment encore, leur Patriarche réclamait de la charité européenne les moyens d'imprimer les livres liturgiques et de répandre d'autres livres parmi les fidèles de sa juridiction [2].

Ainsi, Monsieur, on peut le dire en toute vérité, l'étude des lettres syriaques, dont des faits récents ont amené la renaissance, présente à l'Europe et particulièrement aux écoles catholiques une application bien variée suivant l'aptitude des hommes qui s'en occuperont. D'un côté, elle appartient à la sphère des hautes études; elle se rattache à la linguistique générale et à l'histoire, à la philologie sacrée et à l'investigation de l'antiquité ecclésiastique, elle

[1] On ne connaît ces publications que par l'envoi qui en est fait du Levant à quelques bibliothèques de l'Allemagne.

[2] Voir les *Annales de la Société orientale pour l'union des chrétiens*, livraison 1re, juillet 1853, p. 34 35.

constitue un des rameaux chrétiens de l'Orientalisme. D'un autre côté, elle met une des armes les plus sûres aux mains de ceux qui auront mission de déjouer les artifices de l'erreur sur un sol riche en souvenirs et en traditions, là même où un long combat vient de s'engager entre la foi et le schisme, entre la civilisation et la barbarie. On aurait peine, Monsieur, à ne pas apercevoir un dessein providentiel dans les circonstances qui donnent un si vif intérêt aux lettres syriaques, ainsi que dans bien d'autres découvertes archéologiques et littéraires de notre époque. Quand on voit que des monumens de tout genre fournissent tour à tour la clef d'énigmes historiques regardées comme à peu près insolubles, il faut bien reconnaître la main de Dieu qui arrache à l'oubli des témoignages si longtems cachés et qui les fait proclamer par les ennemis de son Église : en même tems, une voix qui se fait entendre d'en haut appelle, de toutes les parties du monde chrétien, de nombreux ouvriers qui porteront aux peuples de l'Orient le nom du vrai Dieu et la lumière de sa loi.

Agréez, je vous prie, Monsieur, l'hommage de mes sentimens dévoués.

F. Nève.





